



Quand l'insolence fait trembler le pouvoir

Après Mai 1968, l'impertinence envers les autorités se libère et, bientôt, investit les médias – ce qui ne va pas sans quelques grincements de dents de la part des politiques – tandis que, sur scène, émergent deux rois du rire, Le Luron et Coluche. PAR JACQUES PESSIS

Au mois de novembre 1960, une séquence de *La Boîte à sel* fait scandale: Robert Rocca, Jacques Grello et Pierre Tchernia, en charge de cette émission de télévision dominicale, ont osé se moquer d'un discours de Michel Debré, alors Premier ministre, en ajoutant un commentaire satirique sur les images de l'une de ses allocutions. Furieux, Debré exige que les sujets soient désormais soumis au ministre de l'Information avant diffusion. Les producteurs choisissent de se saborder. En 1962, Henri Tisot paro-

die l'autodétermination de l'Algérie du général de Gaulle en évoquant les problèmes d'embouteillages dans son sketch *L'Autocirculation*. Le 45 tours se vend à un million d'exemplaires mais, dans les palais ministériels, on évoque le sujet à voix basse en parlant de «Kivousavé», pour ne pas prendre le risque de citer le chef de l'État.

Ces parodies semblent bien désuètes aujourd'hui quand on observe l'évolution de la caricature dans les décennies qui ont suivi. Jacques Martin ouvre le bal le 19 janvier 1975, à 13h20, avec *Le Petit Rapporteur*. Il a choisi pour

devise «Sans la liberté de flatter, il n'est pas d'éloge blâmeur» en s'inspirant de celle du *Figaro*, empruntée à Beaumarchais, «Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur». Il se moque ouvertement de Valéry Giscard d'Estaing, le président de la République, mais surtout de Michel Poniatowski, le ministre de l'Intérieur. Sa charge contre l'ensemble du monde politique est telle qu'il termine chaque émission en lançant «À dimanche prochain... peut-être!» La censure ne le frappera pas. Comment retirer de l'antenne une émission qui fédère plus de 20 millions de téléspectateurs?

Le temps des trublions

Dans son équipe figurent Stéphane Collaro, Daniel Prévost et Pierre Desproges. Martin a repéré les mini-chroniques de ce dernier dans le quotidien *L'Aurore* et lui a permis de débiter dans un univers absurde dont il va devenir un maître. Ses interventions



dans *Le Tribunal des flagrants délires* sur France Inter et sa *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* sur FR3 ont traversé les générations.

Jacques Martin a succédé, sur TF1, à Thierry Le Luron qui fait alors salle comble sur les scènes de France où il se produit. Sa carrière d'imitateur a débuté par hasard. Passionné par l'opérette et doué d'une voix exceptionnelle, il se présente en 1970 au *Jeu de la chance*, proposé par Raymond Marcillac dans *Télé-Dimanche*. Après avoir remporté pendant plusieurs semaines ce télé-crochet, il est invité à participer à l'émission où Jean Nohain, pionnier du petit écran, est fêté pour ses 70 printemps. En coulisses, afin de s'échauffer la voix, Le Luron se livre à un exercice qu'il réserve à sa famille : une imitation de Jacques Chaban-Delmas, Premier ministre de Georges Pompidou.

Sur un plateau À la télévision, du 19 janvier 1975 au 27 juin 1976, Jacques Martin – et son équipe, Pierre Bonte, Stéphane Collaro, Piem et Daniel Prévost – fait entrer son émission satirique *Le Petit Rapporteur* dans la légende par un ton ravageur inédit.

LAURENT MAOUS/GAMMA-RAPHO



Marcillac l'entend et lui propose de récidiver en direct, en guise de cadeau d'anniversaire pour l'invité du jour. De l'autre côté du petit écran, la réaction des téléspectateurs est telle que Thierry comprend qu'il tient peut-être là quelque chose de plus fort qu'un rôle dans une opérette. Dès le lendemain, il reçoit un appel de Suzy Lebrun, directrice de L'Échelle de Jacob, un cabaret de Saint-Germain-des-Prés. Elle l'engage, et le succès est immédiat.

Le Luron, « amuseur public numéro un »

Les journalistes s'intéressent à ce phénomène naissant. Leurs articles attirent l'œil de Paul Lederman, le plus célèbre des imprésarios. Il prend le jeune homme sous son aile et, en quelques mois, Thierry apporte à l'imitation un souffle nouveau qui fait de lui « l'amuseur public numéro un ». En 1978, il découvre *Lenny*, un film de Bob Fosse racontant l'histoire d'un chansonnier haï par la classe politique américaine. À la sortie de la salle, bouleversé, il décide d'ajouter désormais une dose d'acide à son vitriol. Pendant sept ans, il va tirer à boulets rouges sur les dirigeants français, de droite comme de gauche. À Marigny, juste en face de l'Élysée, il entre avec la voix de Valéry Giscard d'Estaing en lançant « Bonsoir mes diams, bonsoir mesdemoiselles, bonsoir messieurs ». Cette évocation de l'affaire des diamants de Bokassa lui vaut un contrôle fiscal immédiat. Sur la scène du Théâtre du Gymnase, il crée le personnage d'Adolf Benito Glandu, soi-disant concierge rue de Bièvre, en face de la maison de François Mitterrand. Un soir, dans l'émission *Champs-Élysées* de Michel Drucker, il interprète en direct *L'Emmerdant c'est la rose* [parodie d'une chanson de Gilbert Bécaud, *L'Important c'est la rose* (1967), ndlr], sous les yeux d'un animateur...

Larrons en foire L'imitateur Thierry Le Luron (à dr.) donne son premier Olympia en 1972, pour ses 20 ans. Il félicite ici, en 1975, Coluche, au sortir d'un spectacle sur la même scène. Ils feront rire la France jusqu'à leur décès prématuré, la même année, en 1986.

... blême, convaincu qu'il s'agit de sa dernière émission. Le pouvoir, et en particulier François Mitterrand, ne va pas le censurer. L'Élysée va se montrer aussi clément face aux débordements de Coluche. Lui a débuté, dans la foulée de Mai 68, au Café de la Gare dans la troupe de Romain Bouteille, qu'il considère comme son maître. Il a ensuite créé son propre lieu, Le Vrai Chic parisien.

« Coluche président ! »

Coluche possède un sens inné de la provocation, qui fait peur aux dirigeants des médias. Et pour cause ! En 1972, engagé pour coanimer *Midi Première* avec Danièle Gilbert, il n'a pas pu s'empêcher d'attaquer, dès les premiers jours, Raymond Marcellin, le ministre de l'Intérieur. Le renvoi est immédiat. Un soir de 1973, il se produit à la soirée d'inauguration des nouveaux bureaux d'Information et Publicité, la régie de RTL. Paul Lederman, dans la salle, comprend immédiatement qu'il a découvert son second « oiseau rare ». Il parvient, non sans mal, à le convaincre de lui laisser prendre en main sa carrière.

Le 19 mai 1974, Valéry Giscard d'Estaing est élu président de la République. Il s'exprime rapidement sur les petits écrans. En revanche, son rival, François Mitterrand, retarde sa déclaration. Paul Lederman, présent dans la régie de TF1, tend une cassette à un réalisateur qui ne sait pas comment combler l'antenne. C'est ainsi qu'en bouche-trou, il diffuse des images où l'on découvre un petit gros qui raconte « l'histoire d'un mec ».



Étonnant, non ? Amateur d'un humour acide et pince-sans-rire, Pierre Desproges porte l'absurde comique à des sommets peu égalés depuis. Évelyne Grandjean,

Pierre Desproges et Lawrence Riesner sur le plateau de l'émission *Numéro Un*, en mai 1979.

Les téléspectateurs bloquent le standard en demandant les références du disque – *Mes Adieux au music-hall* –, qui va se vendre à plus de 200 000 exemplaires. Le succès est aussi total avec *Le Schmilblick*, une parodie du jeu télévisé de Guy Lux, dont le titre est celui d'un sketch de Pierre Dac. Coluche est également présent à la radio, Europe 1, puis Radio-Monte-Carlo. Engagé pour animer la tranche de midi, il s'exclame en direct, dès la première semaine : « Dis,

t'as vu Monte-Carlo ? Non, j'ai vu monter Caroline ! ». La réaction du prince Rainier est immédiate et son sort scellé dans la foulée.

Enfin, le 11 octobre 1980, il annonce sa candidature à l'élection présidentielle de 1981, avec, pour slogan, « Un pour tous, tous pourris ». Au départ, il s'agit, dans son esprit, d'une « plaisanterie à caractère social ». Des événements qu'il n'imaginait pas vont le dépasser. Les sondages l'assurent de 12 % d'intentions de vote et, chaque soir, au Gymnase, 700 spectateurs crient « Coluche président ! ». Devenu l'homme à abattre, il reçoit des menaces de mort. Moralement épuisé, il finit par se retirer de la course à l'Élysée. Le 25 septembre 1985, Coluche et Le Luron se marient à la mairie de Montmartre, en se jurant une « infidélité réciproque ». Ce canular va devenir l'une de leurs dernières apparitions. Le 19 juin 1986, Coluche se tue à moto sur une route du Midi et, le 13 novembre, Thierry meurt à 34 ans d'une « longue maladie ». Leur disparition prématurée coïncide avec la fin d'une époque où l'on faisait rimer « insouciance » et « impertinence ». Elle ne reviendra sans doute jamais. ■

“Engagé à la télé en 1972, Coluche est aussitôt viré pour avoir attaqué, avec ses formules cinglantes, le ministre de l'Intérieur”